

Leopold Bloom, un centenaire qui n'a pas pris une ride



DR

Dans un livre érudit, le professeur

David Spurr tente de mettre d'accord les deux écoles de pensée qui s'opposent au sujet de l'œuvre de James Joyce, figure de proue de la littérature moderniste.

DANS une année exactement aura lieu le centenaire du *Bloomsday*. La date du 16 juin 1904 est, en effet, entrée dans la postérité comme la journée ordinaire de la vie de Leopold Bloom, ce Dublinois moyen, que raconte heure par heure James Joyce dans son livre le plus volumineux et le plus connu : *Ulysse*. Pour les cent ans de cette tranche de vie, le 19^e Symposium international sur James Joyce — qui regroupe chaque année plusieurs centaines de chercheurs — se tiendra à Dublin, la ville dans laquelle l'écrivain a choisi d'ancrer son histoire. Ce sera l'occasion pour David Spurr, professeur d'anglais au Département de langue et littérature anglaises, de présenter ses derniers travaux théoriques sur l'œuvre littéraire de l'auteur irlandais. Le chercheur vient en effet de lui consacrer un livre, intitulé *Joyce and the Scene of Modernity*.

Destiné surtout aux étudiants et chercheurs déjà familiers de l'œuvre ainsi qu'aux critiques littéraires, l'ouvrage est néanmoins accessible à tout lecteur intéressé. Il tente, avec succès semble-t-il, selon les premiers échos de ses collègues, la synthèse de deux écoles de pensée jusque-là très distinctes. Il y a d'un côté les «historicistes», ceux qui analysent l'œuvre de James Joyce à travers le contexte historique dans lequel elle a été produite. A cet égard, le début du xx^e siècle est marqué par l'attitude colonialiste de la Grande-Bretagne en Irlande et un nationalisme insulaire teinté de xénophobie et d'antisémitisme.

«*Leopold Bloom est irlandais et juif*, explique David Spurr. *Cela permet à James Joyce d'explorer cet aspect de la société irlandaise qu'il a par ailleurs souvent brocardé. Il traite de l'antisémitisme en particulier, mais aussi du racisme en général, comme l'a fait Marcel Proust en France notamment en réaction à l'affaire Dreyfus.*»

Opposé aux historicistes, le mouvement dit «théorique» voit, quant à lui, dans l'œuvre de James Joyce un caractère intemporel. Selon les tenants de cette vision, l'auteur irlandais opère une remise en question profonde des valeurs humaines fondamentales indépendamment de la réalité de son époque.

Très sommairement, David Spurr se livre donc dans son ouvrage à une analyse de différents aspects de l'œuvre de l'écrivain en suivant une démarche qui est la synthèse de ces deux visions antagonistes. Il reprend, dans différents chapitres, les grands thèmes qui caractérisent le modernisme de Joyce : la scène de la «grande ville» représentée par Dublin, la domination coloniale britannique en Irlande, les relations de pouvoir, notamment entre les hommes et les femmes, l'antisémitisme et le racisme, etc.

«*James Joyce, c'est maintenant très largement admis, est l'écrivain le plus important du mouvement moderniste*, souligne David Spurr. *On peut le comparer à Franz Kafka en allemand, ou à Marcel Proust et Samuel Beckett en français. Mais, selon un consensus général, Joyce est le plus novateur, le plus compréhensif du monde qui l'entoure. Bref le plus impressionnant de tous.*»

Pour le professeur genevois, James Joyce a réinventé la littérature, lui fournissant les moyens de décrire, décrypter, comprendre et, surtout, de donner un sens au monde actuel et à sa complexité. En déconstruisant le langage — comme l'a fait Picasso avec la peinture — il a libéré des possibilités insoupçonnées de l'écriture pour exprimer l'inconscient, à la fois de la personne (ses fantaisies sexuelles, par exemple) et de la culture moderne, notamment l'antisémitisme et les raisons pour lesquelles il se manifeste. Un style qui permet également, selon David Spurr, une analyse pénétrante des rapports de force entre les gens. «*Finalement, on lui doit aussi une vision comique du monde qui finit, malgré tout, par affirmer la valeur intrinsèque de la vie humaine*», conclut David Spurr.

C'est pour les mêmes raisons que l'on pourra sans doute indéfiniment analyser et critiquer James Joyce — il paraît deux ou trois livres à son sujet par an. A l'instar d'un William Shakespeare, ses histoires ne prennent pas une ride avec le temps.

ANTON VOS •

Référence:

► «*Joyce and the Scene of Modernity*», DAVID SPURR, University Press of Florida, 2002, 150 pages